

François Lindemann fait sonner les basses sur vinyle

Jazz Le pianiste lausannois sort un nouvel album avec son «Nu Bass» sextet, porté par deux contrebasses colossales: un disque magnifique qui sort exclusivement à l'ancienne, en belle version vinyle.

Christophe Passer

christophe.passer@lematindimanche.ch

Quand il en parlait, il y a quelques mois, on avait envie de lui demander si c'était vraiment une bonne idée, cette histoire de vinyle. Un truc de jazziers snob, non, le son à l'ancienne, la profondeur? Se remettre au microsillon à l'heure de Spotify, sérieux? Mais maintenant, dans un café de la ville, François Lindemann est là, devant vous, avec un sac en plastique aussi vintage que son contenu: oui, il faut avoir su le temps des albums 30 centimètres pour reconnaître au premier coup d'œil le carré léger qui les emballait quand on rentrait chez soi.

Il vous le sort avec une fierté, une gourmandise heureuse. «Je voulais un cartonage bien épais, dur, comme sur les vieux albums du label Impulse. J'ai demandé un peu partout, et j'ai fini par dénicher une usine prête à le faire.» Alors oui, l'objet est magnifique et l'on se retrouve au bout de deux minutes à causer de «gatefold» (l'album s'ouvre, dévoilant une photo splendide du groupe), d'épaisseur du disque, de graphisme de la pochette, en évoquant Blue Note et les autres. On passe au tourne-disque ensuite, comparant les marques, les époques, leur retour inattendu ces dernières années.

Moderne et lyrique

«Nu Bass» sort ainsi à 500 exemplaires, et pour le moment seulement en vinyle (les versions digitales, sur l'ensemble des plateformes, seront disponibles aux alentours de la fin de l'année). C'est très embêtant pour tous ceux qui n'ont pas encore remonté leur pick-up de la cave, mais il va falloir encaisser: dès que l'aiguille touche la plaque, on découvre l'un des plus beaux disques de François Lindemann. À la fois moderne et lyrique, mélodique et vaguement ethno, ce jazz-là se réchauffe au piano et aux deux contrebasses d'Ivor Malherbe et d'Heiri Känzig. La densité de leur son, cette chaleur



Le Lausannois François Lindemann a réussi l'un de ses plus beaux albums. François Fender

extraordinaire, justifie à elle seule le choix du vinyle, sa dynamique inimitable. Pour compléter ce sextet né en 2015, et qui est passé par le Montreux Jazz à l'été 2016, Lindemann s'est aussi entouré du formidable Tunisien Amine Mraïhi à l'oud, d'Olivier Clerc à la batterie et de l'Indien Mayank Bedekar au tabla.

Le résultat est une lente danse qui saurait la mélancolie, c'est ainsi que ça résonne. Rarement les compositions de Lindemann n'ont semblé si belles, directes, mélodiques, lyriques. Il y a comme de l'air entre les notes de ce sextet, comme de l'espace, comme de l'horizon. On évoque certains disques d'Avishai Cohen: «C'est vrai, je peux comprendre ça, reconnaît Lindemann. Les contrebasses souvent devant, l'oud, il y a une manière de Méditerranée

orientale dans cet album.» Il évoque aussi d'autres fortes influences: le «Olé» de John Coltrane ou le «Smokestack» d'Andrew Hill. Des disques qui mettaient beaucoup la basse en valeur. «Mais je souhaitais aussi aller dans des partitions avec des parties de contrebasses très écrites.»

Les notes bleues de «Gaza Tel-Aviv», un thème magnifique, à la fois doux et dense, lancent ce disque à des hauteurs dont on ne redescend plus. «Il demeure cette idée du scénario, dans les disques vinyles. L'ordre des pistes, les deux faces, tout cela a son importance puisqu'on a moins tendance à zapper d'un morceau à l'autre. Cela crée plus facilement une histoire, une atmosphère.» «Champ de Lune», «Dear Paul», «Le Chant des Bases» apparaissent comme d'autres som-

ments de cet album étonnant, qui parvient au délicat équilibre entre légèreté et musicalité toujours surprenante.

François Lindemann avait donc raison, et c'est nous qui étions snobs à demander si l'idée du vinyle était opportune. On ne saura jamais, évidemment, à quel degré le contenant a ici inspiré les musiciens pour le contenu: savoir qu'ils enregistraient pour un disque à l'ancienne a-t-il eu de l'influence sur les musiciens? Sans doute guère, mais en tout cas, ce qui s'entend est de l'ordre du fraternel et du plaisir à être ensemble.

On pourra juger sur pièce, et dès aujourd'hui. Le sextet est en concert pour venir cet album, ce dimanche 10 décembre à 18 h, au club Chorus, à Lausanne. Et en attendant, si vous en êtes encore au CD ou aux plateformes de streaming, trouvez-vous un tourne-disque pour écouter «Nu Bass». ●



À écouter

«Nu Bass», François Lindemann 6tet, TCB. Concert vernissage à Lausanne, Chorus, dimanche 10 décembre à 18 h.

La HEAD fête les 10 ans d'un brillant succès

Arts L'ECAL avait été la première à briller, la HEAD genevoise lui a emboîté le pas. Elle célèbre 10 ans d'un essor remarquable.

Longtemps, on n'a parlé que de l'ECAL, via l'énergie créative de son patron Pierre Keller. Plus discret, Jean-Pierre Greff aura provoqué une mue non moins spectaculaire à la tête de la HEAD, la Haute École d'art et de design, à Genève.

Il a d'abord fait fusionner, en 2006, deux bicentenaires qui se tournaient le dos: l'École supérieure des Beaux-arts et la Haute École d'arts appliqués. L'esprit de la HEAD était ainsi défini: lieu des passerelles entre les différents types de création, d'ouverture au monde et à la cité. Des arts visuels aux bijoux et accessoires, du cinéma à la communication visuelle, la HEAD s'est en particulier fait remarquer, comme l'ECAL



La HEAD invite des artistes à réfléchir à l'avenir de la création.

avant elle, dans les domaines les plus visibles de l'époque: la mode et le design. Ses élèves ont dessiné les costumes du personnel pour le Pavillon suisse de l'Expo de Shanghai, les affiches du Paléo ou la signalétique de l'OMC. Ils exposent dans les grands salons du meuble et du design. Et le défilé annuel des étudiants de sa filière mode est devenu, devant 2000

invités, un moment fort de la saison genevoise.

Un colloque de haut vol

Le coup de théâtre, l'an dernier, a été la donation à la HEAD par la Fondation Wilsdorf de trois immeubles rénovés du parc des Charmilles, près de l'ancien stade de foot du Servette. D'une valeur estimée à 100 millions de francs, cet ensemble de bâti-

ments qui abriteront des fleurons industriels permettra peu à peu le regroupement de l'école sur une surface de 20 000 mètres carrés.

Il y a donc de quoi fêter. Ce sera fait les 14 et 15 décembre par un colloque de haut vol, sous le titre «Histoires d'un futur proche». Nombre de théoriciens et d'artistes vont y réfléchir aux formes contemporaines de la création. Toujours la signature du directeur, Jean-Pierre Greff: inscrire les arts dans leur époque, mais avec le recul critique d'une haute exigence intellectuelle.

Par une coïncidence qui dit l'essor conjoint des écoles d'art lémaniques, l'ECAL fête elle aussi une décennie, celle de son installation dans son nouveau bâtiment de Renens: on peut y voir une expo des meilleurs projets de ses étudiants réalisés pendant cette période (jusqu'au 16 février). **Jean-Jacques Roth**

Publicité

LE PLAISIR D'OFFRIR
SOUS UNE BONNE ÉTOILE.

spruengli.ch/shop

Confiserie *Sprüngli* depuis 1836